

## **PREMIERE PARTIE 1914-1919**

## I.

Bien qu'en fait, je pense que ma personnalité, en elle-même, a très peu d'importance, permettez-moi de me présenter en quelques mots. Je m'appelle Louise. Quand les armes ont commencé à parler en août 1914, je venais d'avoir vingt ans. La chance m'a accompagné dès la naissance. Je suis née dans une famille fortunée. Mon père descend d'une vieille lignée de la petite noblesse vendéenne et ma mère appartient à la classe d'industriels que le dix-neuvième siècle a conduite à une appréciable fortune. On m'a raconté que mon grand-père fut ravi que sa fille aînée ait permis à sa famille de s'allier à l'aristocratie, fut-elle modeste.

Je suis la cadette de la famille, j'ai deux frères, Jean, l'aîné et Olivier qui n'a que deux ans de plus que moi. Le premier s'est toujours destiné à reprendre les affaires de la famille tandis qu'Olivier, après avoir un peu hésité, s'est lancé dans des études de médecine. Mon père et ma brave maman, plus encore, ont été très fiers de lui. Quant à moi, c'est encore beaucoup plus simple. Comme la plupart des jeunes femmes de la bourgeoisie provinciale, je pense à bien me marier, avec un homme que j'aimerais et que mes parents acceptent. Longtemps, j'ai pensé qu'il ne me serait pas difficile de trouver quelqu'un de bien. Sans vouloir être immodeste, je crois que je peux dire que je suis une assez jolie fille, j'ai un peu d'instruction, assez pour fréquenter la bonne société de la région et pas trop pour que mon futur mari n'en soit jaloux. En outre, comme je l'ai déjà dit, je suis un bon parti.

À la fin du printemps, pour mon anniversaire, mes parents ont organisé une petite party dans les jardins de notre résidence située à quelques kilomètres de La Roche-sur-Yon. Ils ont tout bien préparé, toute la jeunesse aisée des environs était là et une bonne part de la famille était invitée. Comme d'habitude, mon grand-père paternel a parlé de la guerre de 1870 et a répété qu'il fallait à tout prix que l'Alsace et la Lorraine retournent dans le giron de la grande France. Comme d'habitude, personne ne l'a vraiment écouté. Mais tout le monde lui a donné raison et a entonné une belle Marseillaise.

En fin d'après-midi, presque tout le monde est parti, j'ai remercié mes parents pour cette sympathique petite fête organisée en mon honneur. Ma mère m'a demandé si je portais intérêt à un de ces jeunes hommes distingués qui s'étaient empressés de me présenter leurs hommages. J'ai d'abord fait semblant d'être gênée par cette question. Je crois même que j'ai réussi à rougir un petit peu. Puis, je lui ai répondu que je ne pensais pas avoir croisé l'homme de ma vie ce jour-là. Quand j'ai vu un peu de peine se dessiner sur son visage, je l'ai embrassée et je lui ai dit qu'elle ne devait pas s'inquiéter, je me trouverais rapidement l'homme qu'il me fallait, j'en étais absolument certaine.

J'allais monter dans ma chambre pour me reposer un peu avant le petit dîner que nous prendrions avec mes grands-parents. Ferdinand est arrivé. C'est le fils d'un de nos métayers. Il a 22 ans, il est donc un peu plus âgé que moi. Les terres qu'il exploite pour notre compte avec ses parents sont situées à l'autre bout de nos domaines. Je le voyais de temps en temps. Mais, sincèrement, je ne m'étais jamais beaucoup intéressée à lui. On peut dire qu'il est joli garçon et se montre toujours aimable avec moi, respectueux même. Il semble ne jamais oublier que je suis la fille de son patron. Si je veux continuer à être honnête, je dois dire qu'il n'avait pas beaucoup d'importance à mes yeux. Si je n'ai absolument rien à lui reprocher, ce n'est certainement pas avec lui, de condition si modeste, que je compte me marier.

À la façon dont il me regardait, je me suis dit qu'il me trouvait belle et que, peut-être, je ne lui étais pas indifférente. Pendant quelques instants, je l'ai imaginé rêvant de moi, comme d'une princesse inaccessible. Puis, j'ai pensé qu'il était amoureux de moi, qu'il me désirait. Bien vite, je me suis raisonnée, je me suis dit qu'il était certainement trop intelligent, trop raisonnable pour croire qu'il ait la moindre chance de me conquérir. Je me suis trouvée encore infantile, alors que je commençais la troisième décennie de ma vie. Sans doute, était-il vrai qu'il me trouvait assez mignonne, un peu comme tout le monde. Mais de là, à en déduire qu'il éprouvait pour moins un sentiment qui ressemblait un tant soit peu à de l'amour, il y avait un grand pas que j'avais été stupide de franchir si vite. Je me suis approchée de lui, je lui ai serré la main en lui souriant aimablement. Il m'a montré tout le respect qu'il ressentait envers moi. Je suis montée dans ma chambre. J'ai cru très vite l'oublier et j'ai rêvé à l'homme idéal auquel je pourrais m'attacher pour la vie entière.

J'espérais que l'été de cette année 1914 soit ensoleillé, qu'il ferait chaud et que ma région serait épargnée par la pluie. J'ai toujours adoré avoir chaud, sentir le soleil caresser mon corps, même avec un peu de violence. J'aime ma Vendée où je suis née et que j'ai rarement quittée, mais parfois, il m'arrive d'un peu jalouser ceux qui vivent dans le Midi ou même dans des parties du monde où règne une chaleur accablante. Surtout, il ne fallait pas qu'il pleuve! Je voulais passer l'été à faire de longues promenades, d'abord seule, puis, pourquoi pas avec l'homme que j'aurais enfin rencontré.

Le 29 juin, je me suis levée assez tôt, j'ai pris le petit déjeuner avec mes parents. Comme il le fait presque tous les matins, mon père a lu rapidement quelques journaux. Après avoir parlé assez longtemps d'un article consacré au progrès dans les techniques agricoles locales, il nous a vite dit que l'archiduc héritier de l'Empire austro-hongrois avait été assassiné à Sarajevo. Ni pour lui, ni pour ma mère, encore moins pour moi, il ne s'agissait d'une nouvelle importante. Je me préoccupais beaucoup plus du trajet que j'allais choisir pour ma longue promenade. Bien plus que d'éventuelles conséquences de cet événement, je craignais de mal choisir mes chaussures et que je revienne avec mes jolis petits pieds endoloris.

Le soir, à table, Jean en parla un peu et exprima quelques inquiétudes sur cet attentat qui s'était déroulé à plus de 1.500 kilomètres de chez nous. Je souriais en l'écoulant. Je me disais qu'il voulait montrer qu'il était l'aîné, qu'il était sérieux et digne de reprendre un jour les rênes des affaires quand notre père serait trop fatigué. Je trouvais qu'il en faisait un peu trop, mais je l'aimais bien quand même. Quand il s'est enfin tu, notre père m'a dit qu'il envisageait de m'emmener à Paris au mois d'août. Cette idée me faisait un immense plaisir. Je n'avais jamais vu la capitale. En fait, je n'avais jamais été beaucoup plus loin que Rennes. J'avais l'impression qu'il m'invitait à une nouvelle vie.

Cet été a été complètement différent de ce que j'avais prévu. Je n'étais pas la seule pour qui tout s'est passé autrement. Cet assassinat que nous avions oublié quelques heures après en avoir entendu parler changea nos vies, à nous comme à toute la France, à presque toute l'Europe et à une bonne partie du monde. Celui de Jean Jaurès, ce même Jean Jaurès, dont mon père et tous ses amis disaient tant de mal, nous a fait définitivement comprendre que le temps du bonheur insouciant, du bonheur facile, était terminé.

La guerre est arrivée. Pour la première fois depuis plus de quarante ans, la France doit se battre. Quand la Prusse nous avait attaqués et nous avait enlevé l'Alsace et la Lorraine, mes parents étaient encore très jeunes. Ils s'en souvenaient à peine. Seul mon grand-père revenait souvent sur cet épisode de l'Histoire de France qui, pour moi, a longtemps été une vieille histoire sans importance. À part ce que j'avais lu dans quelques livres d'Histoire, pour moi, la guerre ne voulait pas dire grand-chose.

Le 2 août, il y a eu la mobilisation générale. Mon frère aîné est officier de réserve, je l'avais presque oublié. Il a donc pris le commandement d'une troupe. Il s'est habillé de son bel uniforme de lieutenant. Avant ce jour-là, j'avais trouvé qu'il se prenait trop au sérieux et quoique je l'aime beaucoup, j'ai souvent tendance à me moquer de lui. Mais depuis ce moment, je suis très fière de mon frère. En militaire, je le trouve beau et surtout très impressionnant. Jean a presque sept ans de plus que moi. En le voyant dans cet uniforme, j'ai eu un peu la même impression qu'à l'époque où j'étais encore une petite fille et que lui était déjà un jeune homme. Il va défendre notre patrie, courageusement et intelligemment, j'en suis absolument certaine.

Olivier, lui, en tant qu'étudiant en médecine, a obtenu une dispense. Il est incorporé à l'armée, mais ne doit pas aller au front, pas de suite en tout cas. Dans un élan de patriotisme, il a voulu y renoncer et s'engager. Ma mère, par sa tendresse, et mon père, en faisant appel à sa raison, sont parvenus à l'en dissuader. Il lui a dit que la France aurait certainement besoin de médecins. Moi, je suis contente qu'il n'aille pas faire la guerre. Il n'est pas comme Jean, il est

plus fragile, je ne suis pas certaine qu'il soit très doué sur un champ de bataille. Je ne veux pas qu'il meure.

Mon père est bien sûr trop âgé pour prendre les armes. Il dit regretter d'avoir été trop jeune en 1870 et trop âgé maintenant pour prendre les armes. Je ne sais pas s'il le pense vraiment. Il a certainement été sincère en le disant, ce n'est pas un hypocrite. Mais je me dis qu'il est un peu victime de l'enthousiasme patriotique général. Tous, ou presque tous, veulent que la France se batte. Tous, ou presque tous, sont certains d'une victoire rapide et assez facile. Tout le monde, y compris ses amis socialistes, a oublié les efforts de Jaurès pour ne pas entrer en guerre.

S'il ne peut combattre directement, mon père veut participer à l'effort de guerre. Notre famille dispose de revenus très appréciables. Nous possédons des centaines d'hectares de terre très fertile, des parts dans des sociétés, notre fortune fait quelques jaloux dans la région. Mon père dit que jusqu'à présent, nous avons utilisé tout cet argent pour vivre sur un grand pied et nous divertir. Il n'en a pas honte. Il dit que bien vivre ne nuit pas aux autres. Mais, cela, c'était bon en temps de paix. Maintenant que la Patrie est gravement menacée par l'ignoble ennemi prussien, il faut consacrer la majeure partie de cet argent à l'effort de guerre. Il a évoqué tous ses métayers dont les jeunes fils sont partis se battre. Pour eux, c'est un grand sacrifice. Il serait injuste et même aberrant que leur propriétaire continue à vivre dans le luxe comme si de rien n'était. Quand je l'ai entendu ainsi parler, j'ai immédiatement pensé à Ferdinand. Je ne sais pas très bien pourquoi c'est lui qui m'est venu à l'esprit. Plusieurs dizaines de familles travaillent dans nos terres et dans mes promenades, je croise beaucoup plus souvent ceux qui sont installés près de notre château.

Dans la maison, tout le monde a été accaparé par le départ de mon frère aîné. Ma petite mère a été partout à la fois. Elle a donné ses ordres aux servantes de façon pour le moins désordonnée. Les pauvres filles ne savaient plus très bien ce qu'elles devaient faire. Mon père a donné à son fils aîné un tas de conseils de prudence. Jean ne l'a pas vraiment écouté. Il était déjà en guerre, il veut être digne de son statut d'officier, je crois même qu'il a envie d'être un héros. Jean, depuis toujours, veut être admiré par tout le monde. Il répète souvent qu'il appartient à la noblesse et que, donc, il doit donner l'exemple. Moi, cela me fait plutôt sourire.

Comme toute la famille, j'éprouve des sentiments partagés. Je suis fière et même heureuse de penser que mon frère fait partie de ces hommes qui vont commander des soldats et conduire notre France à une rapide et éclatante victoire sur ces épouvantables Allemands. Il combattrait avec beaucoup de bravoure, j'en suis absolument certaine. Il y a beaucoup de chance qu'il soit décoré. Mais en même temps, j'ai peur pour lui. Je suis sans doute naïve, je ne connais rien à la guerre. Mais, tout de même, je sais que des hommes, même parmi les plus forts, vont y mourir. On ne peut pas tout à fait exclure que cela arrive aussi à mon frère. J'essaye de chasser

ces tristes idées en me disant que dans notre famille, on a toujours eu beaucoup de chance, il n'y a pas de raisons que cela change.

Brusquement, je me mets à nouveau mise à penser à Ferdinand. En ce moment, lui aussi doit se préparer à partir en guerre. Mais pour lui, cela doit se passer de façon tout à fait différente. Lui, il n'est pas un officier. Il doit être un simple soldat, un caporal tout au plus. Il n'a pas plusieurs domestiques pour préparer son paquetage. Sa mère, elle-même, a été une petite servante avant de se marier. Son père ne rêve sûrement pas qu'il se comporte de manière exemplaire. Tout ce qu'il doit souhaiter, c'est qu'il revienne vivant et en bonne santé. Je me rends compte que j'ai aussi un peu peur pour lui. Pas autant que pour Jean, bien sûr. Mais tout de même, l'idée qu'il pourrait mourir à la guerre me fait mal. C'est bizarre, pourquoi? Je le connais à peine, des métayers, notre famille en a plusieurs dizaines pour cultiver nos terres. Vraiment, ce pauvre Ferdinand ne devrait avoir aucune importance pour moi. Si je commence à avoir peur pour tous les hommes de la région, je ne m'en sortirai pas...

## II.

Je m'appelle Ferdinand. Je ne crois pas être un homme très intéressant ni très original. Des paysans comme moi, la France en compte des millions. Je travaille avec mon père, nous sommes des métayers sur les terres de Monsieur le Comte. Nous ne sommes pas riches. Avec notre travail, nous parvenons à vivre décemment, mais quand même, nous devons parfois nous priver. J'aurais aimé étudier un peu plus longtemps, peut-être devenir instituteur dans un petit village. Mais dès que j'ai su écrire et calculer à peu près bien, à treize ans, mon père m'a retiré de l'école et m'a appris le métier auquel j'étais destiné depuis ma naissance.

C'est dommage, mais je ne me plains pas. Je suis en bonne santé. Je ne veux pas donner l'impression que je manque de modestie, mais je suis un assez beau garçon. Je devrais facilement me trouver une Demoiselle pour me marier avec elle. Nous aurons des enfants, peut-être des fils en aussi bonne santé que moi. Si cela arrive, je le jure, ils ne resteront pas des métayers toute leur vie comme mon père et, sans doute, aussi comme moi. Je veux qu'au moins, ils cultivent leur propre terre. Et si c'est possible, ils ne seront plus du tout paysans. Peut-être qui sait, au moins l'un d'eux, deviendra un professeur, un militaire gradé et pourquoi pas un médecin ou un avocat? Je sais que je rêve un peu en imaginant cela, mon père me le dit souvent. Mais tant que ne m'illusionne pas trop à ce sujet, c'est bon de rêver un peu de temps en temps.

Parfois, le soir, après le travail, il m'arrive de rêver à la jeune femme que je pourrais bien épouser. Je suis raisonnable, je ne prétends pas conquérir le cœur de la dame la plus belle au monde. Mais tout de même, je voudrais qu'elle soit mignonne. Quand j'en parle avec lui, mon père me dit souvent qu'il faudrait surtout qu'elle soit solide, en bonne santé. Il faudra qu'elle puisse m'aider à travailler la terre. Par moments, j'ai l'impression qu'il parle de cela comme si nous discussions de l'achat d'un cheval de trait. Mais je ne sais pas vraiment s'il est très sérieux quand il dit cela. J'ai plusieurs fois remarqué un petit sourire derrière le coin de ses lèvres. De toute façon, cela n'a pas beaucoup d'importance, je suis assez grand pour choisir moi-même celle que j'épouserai, assez vite, je l'espère.

Je dois confesser quelque chose, même si je crains de me rendre un peu ridicule en disant cela. Souvent, quand je pense au genre de femme dont j'aimerais partager la vie, un visage précis me vient en tête, celui de Mademoiselle Louise, la fille du Comte pour lequel nous travaillons. Elle est un peu plus jeune que moi. C'est un peu étrange, avant ma naissance, mes parents étaient déjà les métayers de Monsieur le Comte. Je connais donc la famille depuis toujours et je ne peux pas me souvenir quand j'ai vu Mademoiselle Louise pour la première fois. Pourtant, à part qu'elle est la fille de Monsieur le Comte et que, donc, elle appartient à une famille très aisée, je ne sais rien d'elle.

En fait, si j'y réfléchis un tout petit peu, c'est normal. Elle n'a aucune raison de s'intéresser à moi. Elle peut fréquenter la haute société de la région et moi, je ne suis qu'un modeste paysan. Oh, je ne veux pas dire du mal d'elle. Les rares fois que nous nous croisons, quand elle se promène près de chez moi ou que je la vois à la résidence de Monsieur le comte, elle me dit bonjour en souriant. Je n'ai jamais eu l'impression qu'elle me méprisait parce qu'elle était la fille de notre propriétaire et moi, l'humble fils d'un de ses nombreux métayers. Mais il faut voir les choses comme elles sont, je ne suis rien pour elle. Quand elle me voit, elle ne doit plus penser à moi deux minutes plus tard. C'est normal, elle songe certainement à son futur mari qui sera, comme elle, issu d'une bonne famille de la région. Moi, je resterai un de ses humbles métayers qu'elle ne méprise sans doute pas, mais qui compte si peu pour elle.

Mais, bon, je dois arrêter de penser à elle, de rêver à des choses impossibles. Nous sommes déjà au début du mois de juillet. D'ici moins d'un mois, les moissons vont commencer. Il faut que les récoltes soient bonnes. Comme le dit souvent mon père, Monsieur le Comte a toujours été très correct avec nous. Par exemple, en 1890, quelques années avant ma naissance, ma mère a été malade durant tout l'hiver. Mon père était encore jeune et n'avait pas encore pu économiser beaucoup d'argent. Il ne savait pas très bien comment il pourrait la soigner. Monsieur le Comte lui a prêté de l'argent et a renoncé cette année-là à la moitié de sa part. Mais, ni mon père ni moi ne voulons abuser de sa bonté et surtout nous sommes trop fiers pour paraître lui mendier quelque chose. Nous devons bien cultiver notre parcelle et pouvoir passer le prochain hiver sans trop de difficultés. Si tout se passe bien, j'espère même mettre un peu d'argent de côté pour avoir de quoi me marier quand j'aurai rencontré ma future femme.

L'autre jour, Alphonse, un voisin qui est aussi métayer de Monsieur le Comte, est venu nous rendre visite. Mes parents le connaissent depuis toujours et, au fil du temps, il est devenu presque un ami. Il a trois enfants, sa fille aînée a mon âge. Parfois, ma mère me dit qu'elle serait une épouse idéale pour moi. Je lui souris sans lui répondre. Épouser Annette, il en est pas question. C'est vrai, c'est une fille tout ce qu'il y a de plus convenable. Elle est aimable, je suis persuadé qu'elle est très honnête et je pourrais lui faire confiance. Si je disais que je ne la trouve pas assez mignonne, je ne serais pas très honnête. En outre, elle correspond très bien aux critères de mon père. C'est une solide femme, en parfaite santé, et elle connaît le travail de la terre.

Pourquoi je ne veux pas l'épouser? C'est vraiment très simple, je ne suis pas amoureux d'elle, elle ne me fait pas rêver. Je sais, en général, les paysans comme moi, on réfléchit plus qu'on ne rêve. Dans ce domaine, on se demande si notre future femme pourrait nous aider à la ferme et aussi nous faire de solides enfants, des filles pour aider leur mère et surtout de solides gaillards pour nous aider dans les champs. Sans doute, suis-je un paysan un peu spécial. Moi, je veux avant tout aimer.



Si j'épousais une femme bien comme il faut, mais que je n'aimerais pas ou pas assez, je serais malheureux et pire encore, je rendrais aussi malheureuse celle que j'aurais épousée. Je ne révèle jamais mes pensées secrètes, je passerais pour un naïf, peut-être même pour un imbécile et je n'ai pas très envie que l'on me juge ainsi. Ce que j'aimerais, c'est rencontrer une fille comme mademoiselle Louise, mais de ma condition, à ma portée. Même si elle était un peu moins belle, même si elle ressemblait un peu moins à une princesse, je serais follement amoureux d'elle. Voilà que je me remets à rêver...

Quand il est venu la dernière fois, Alphonse est resté assez longtemps. Comme cela arrive souvent, mon père et lui ont pris un calva. Ils ont discuté de tas de choses, surtout de petites affaires qui concernent le travail de la terre. Tout cela était très habituel. Jusque-là, l'un et l'autre avaient discuté dans la bonne humeur. Ils ont beaucoup ri. Mais soudain, notre invité est devenu beaucoup plus sérieux, il avait même l'air inquiet. Il a parlé d'un bonhomme, un type important, un prince ou un truc de ce genre qui avait été tué dans une ville là-bas, quelque part dans les Balkans. Quand il est parti, mon père a dit que c'était bizarre que son ami s'en fasse pour cette histoire du type assassiné si loin de chez nous. Qu'est-ce que cela peut bien lui faire? C'est vrai, il ferait mieux de s'intéresser à la météo des prochains jours. En période des moissons, c'est très important. Moi, je ne me préoccupe que de cela, sauf parfois, quand je pense à la jeune femme que je veux rencontrer et aussi, je dois l'avouer, quand je pense à Mademoiselle Louise.

### III.

Nous avons tous accompagné Jean à la gare. En tant qu'officier, il a pu voyager en première classe dans un confortable wagon. En arrivant, nous avons croisé quelques soldats. Les pauvres, ils devaient voyager dans des wagons beaucoup moins confortables que celui de mon frère. Certains sont nettement plus âgés que lui, ils doivent avoir environ quarante ans. J'ai trouvé cela assez injuste, en tout cas, pas très drôle. Certains de ces hommes vont peut-être mourir pour nous, pour la France. On pourrait au moins les laisser voyager en peu plus à l'aise. J'ai gardé mes petites réflexions pour moi. Toute ma famille n'a pensé qu'à mon frère. Je n'ai pas voulu les ennuyer avec ma philosophie de petite jeune fille.

Sans vraiment m'en rendre compte au début, j'ai regardé si Ferdinand n'était pas parmi ces simples bidasses. Je sais que, comme presque tous les hommes en bonne santé de son âge, il a été mobilisé. Mais Jean m'a expliqué qu'en pratique, il est impossible de faire partir tout le monde au même moment. Lui, comme les autres officiers de son grade, il a dû vite rejoindre le front pour prendre son commandement. Pour la plupart des sous-officiers, c'est un peu la même chose. Dans quelques jours, eux aussi auront rejoint le front. Pour les simples soldats, cela va durer un certain temps, Jean ne sait pas exactement quand toute l'armée sera prête à défendre la patrie.

Quand j'ai réalisé à quel point je voulais absolument voir Ferdinand, j'ai trouvé cela bizarre. Des centaines de milliers d'hommes vont partir comme Jean, comme tant d'autres, dans la région, dans toute la France et aussi dans d'autres pays, amis ou ennemis. Que je me préoccupe du sort de mon frère aîné, c'est tout à fait normal. Mais, Ferdinand, lui, il n'est que le fils d'un de nos métayers. Bien sûr, lui, comme tous les autres, même ceux que je ne connais pas du tout, je souhaite qu'il revienne sain et sauf. Mais pourquoi, donc, je m'inquiète particulièrement de lui? En silence, je me suis moquée de moi-même. Si j'étais moins gourde, je me serais trouvé un fiancé et c'est pour lui que je me ferais mille soucis.

Le train est parti un peu avant midi. En l'embrassant, j'ai vu à quel point, il était fier de lui, presque orgueilleux. Quand Olivier lui a serré les mains, j'ai eu l'impression qu'il le prenait un peu de haut. Ce serait exagéré de dire qu'il a été méprisant avec son frère. Mais, sans doute sans le vouloir, il lui a bien montré que c'est lui, l'officier parti défendre la France, que c'est lui qui est l'enfant le plus important de notre fratrie. Je ne crois pas qu'Olivier s'en soit aperçu et moins encore que cela lui aie fait mal. Il est souvent dans son monde à lui, il faut beaucoup plus que cela pour lui faire mal. Mais, tout de même, j'ai trouvé cela un peu dommage. Je me suis dit qu'en ces heures, tout le monde, je veux dire tous les Français, nous devons nous

serrer les coudes sans trop penser à nous mettre en valeur. Au moins, cela devrait commencer à l'intérieur des familles. Enfin, Jean est ainsi, il a tant de qualités que je lui pardonne facilement sa petite tendance à la vanité.

Quand le train est parti, ma mère qui s'était retenue jusque-là a éclaté en larmes. Je ne l'avais jamais vue ainsi. D'habitude, elle est effacée, elle se tient derrière mon père. Elle parle très peu et surtout, elle ne montre pas ses sentiments. Je me suis demandé ce qui lui arrivait. Son fils aîné partait pour commander des hommes qui vont défendre la patrie. Elle aurait dû être très fière de lui, n'est-ce pas? Je crois que mon père a eu un peu honte d'elle. D'un geste bref, il lui a ordonné de se taire. Sans rien dire, elle a obéi et a essuyé ses yeux. Olivier l'a regardée et l'a embrassée, il ne voulait pas la voir ainsi peinée. Moi, je n'ai pas réagi, maintenant je le regrette.

Sur le chemin du retour à la maison, tout monde s'est tu, sauf mon père. Celui-ci, dans le désordre, s'est mis à faire le panégyrique de la France, de l'armée française, de nos alliés et de son fils. Au début, je l'ai trouvé amusant, mais, peu à peu, il a commencé à m'énervier. À la fin, je l'ai trouvé absurde. J'ai pensé que, sans qu'il s'en rende compte, il doit être un peu complexé que sa génération n'ait pas eu l'occasion de se battre, de prouver sa vaillance et surtout de rendre l'Alsace et la Lorraine à la France. J'ai été contente d'arriver à la maison.

En rentrant, on a vite pris un petit repas. Dès qu'il a fini de manger, Olivier s'est levé. Il voulait monter dans sa chambre pour étudier. Avec toute la fierté dont il est capable, il a déclaré que, lui aussi, il veut servir la France en devenant le plus vite possible un médecin au service de la patrie. J'aime trop mon frère pour le vexer. Je me suis retenu pour ne pas éclater de rire. Je trouve toutes ces grandes manifestations de patriotisme étranges et aussi un peu ridicules.

Cet après-midi, à la maison, L'ambiance est bizarre et pas très amusante. Ma mère ne cherche pas vraiment à cacher sa tristesse et sa peur. Mais elle ne dit rien. Elle ne veut pas que mon père lui reproche de ne pas montrer toute la fierté qu'elle doit éprouver à l'idée que son brillant fils aîné soit parti commander des hommes qui vont nous défendre, nous les enfants de la glorieuse France. Elle connaît son mari. Elle sait que, très probablement, il ne lui fera aucun reproche explicite. Mais il est très doué pour faire comprendre ce qu'il pense du regard, sans avoir besoin de dire un mot.

Lui-même me semble très serein, heureux même. La famille compte un valeureux officier dans ses membres, peut-être même un futur héros. Sa gloire rejaillira sur nous tous. Mais, en

l'observant attentivement, j'ai remarqué que les sentiments qui l'habitent sont plus mélangés, plus complexes. Quand il ne parle pas, ses lèvres tremblent un peu. Ses yeux sont moins vifs que d'habitude. Fréquemment, il s'éponge le visage. La chaleur de cet été est modérée, elle est insuffisante pour l'expliquer. Je suis persuadée, qu'au moins par moments, il se dit que son fils parti en guerre pourrait ne jamais revenir ou bien, revenir gravement blessé. Il désire que son fils soit, sinon un héros, au moins digne d'être un officier de l'armée française. Mais il ne fait pas partie de ces imbéciles patriotiques qui préfèrent imaginer leur enfant mort couvert de gloire plutôt que vivant et considéré comme un piètre soldat.

Je ne me sens pas très à l'aise dans cette atmosphère. J'ai presque l'impression d'étouffer. Comme si j'étais encore une petite fille, j'ai envie de m'encourir loin de ces adultes qui ne comprennent plus que la vie doit servir à nous apporter du bonheur. Comme il est absurde d'envoyer Jean risquer sa vie parce que les chefs des nations de l'Europe se trouvent des querelles pour des raisons obscures que je ne peux pas et ne veux pas comprendre. Bien sûr, il faut que je me taise. Mon père n'est pas un tyran domestique, mais, tout de même, il ne tolérera jamais que je ne montre pas un absolu patriotisme en ces heures graves. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de sortir, d'aller me promener. Je n'irai pas très loin, mais assez loin tout de même pour oublier que nous sommes en guerre et que mon frère est parti y risquer sa vie. J'aimerais qu'Olivier m'accompagne. Mais je ne veux pas le déranger dans ses études destinées à servir la patrie.

Quand j'ai dit à mes parents que je sortais, mon père m'a adressé un regard un peu réprobateur. Sans doute, a-t-il pensé que j'étais une jeune fille assez futile. Il aurait sans doute préféré que je reste à la maison avec eux, dans une sorte de communion silencieuse vouée à la sauvegarde de la France et au retour de l'Alsace-Lorraine dans son glorieux giron. Ma mère, quant à elle, m'a souri. Cela ne m'a pas dérangée. Contrairement à beaucoup de mères bourgeoises, elle ne considère pas indigne pour une jeune fille de bonne famille de sortir seule, en cheveux, dans la campagne. Elle me comprend sans doute, elle devine que je dois m'échapper de la gloire française et de la guerre.

Les premières minutes, sans le vouloir, sans vraiment m'en rendre compte, j'ai marché très vite. Sans doute, inconsciemment, j'ai voulu mettre la plus grande distance possible entre la maison et moi. Après un certain temps, j'ai commencé à avoir mal aux pieds. Je ne porte pas les chaussures nécessaires à un tel exercice sportif. J'ai donc ralenti le rythme. J'ai regardé, plus attentivement ce paysage que je connais depuis ma naissance. En cet instant, je l'ai aimé encore plus que d'habitude, plus exactement, je l'ai réalisé plus que d'habitude. Comme elle est belle, ma Vendée ! Je me souviens qu'il y a environ cent vingt ans, certains de mes ancêtres l'ont défendue avec fougue contre les républicains de Paris. Il est donc normal qu'à présent, mes contemporains soient prêts à la défendre contre ce cruel soldat qui porte un casque à pointe. Mais, tout de même, il est dommage que du sang doive couler pour cela.

Il fait très bon, sans qu'une trop forte chaleur me fatigue excessivement. À chacun de mes pas, j'ai un peu plus l'impression que ma Vendée est mon amie, une vraie amie, une amie beaucoup plus sincère, beaucoup plus fidèle que tous ces jeunes gens, bourgeois de province comme moi, auxquels j'essaye de ressembler. Si la distance était un peu moins grande, si j'en avais la force, je crois que je marcherais jusqu'à la mer. Je la regarderais jusqu'au crépuscule. L'Atlantique est un rude Maître pour notre petite province. Même en été, ses eaux ne sont pas très accueillantes pour ceux et surtout pour celles qui ne sont pas assez vigoureux pour en supporter la fraîcheur. Je fais partie de ces êtres humains fragiles, je n'en ai pas honte, je suis prête à le confesser, même en ce début de guerre où la bravoure est censée s'imposer jusque dans les moindres détails de notre vie. Malgré tout, cet océan, je l'aime. Depuis ma tendre enfance, je rêve d'embarquer sur de grands bateaux, de parcourir toutes les mers du monde, voir toutes les contrées de la planète. Mais je sais que je ne le ferai jamais. Je ne me surestime pas. Je ne suis qu'une frêle et fragile bourgeoise de province. Mon avenir est à la fois doux et sans beaucoup de chances de grandes aventures. Je me marierai avec un homme qui me chérira et me protégera. J'espère qu'il m'aimera et me sera fidèle.

Si, raisonnablement, je ne peux pas courir comme une folle jusqu'à l'océan, je veux tout de même marcher le plus loin possible, au moins jusqu'au bout de nos terres. Depuis plus d'une heure, sans beaucoup réfléchir à quoi que ce soit, je marche le plus vite possible, je veux encore mettre la plus grande distance entre la maison et moi. Quelque chose en moi veut oublier cette ambiance nationaliste et orgueilleuse. Je ne me suis arrêtée que quand j'ai été à bout de souffle. J'ai atteint mon but. Je suis arrivée à la lisière de notre propriété. Au loin, j'aperçois la route qui mène à La Roche-sur-Yon. Je me trouve un peu stupide. Je suis épuisée, j'ai mal aux pieds, il commence à faire vraiment chaud. Je dois encore rentrer chez moi, je serai éreintée. Alors que des milliers d'hommes, dont mon cher frère, vont bientôt souffrir, risquer leur vie, peut-être la perdre pour sauver la France, notre merveilleuse patrie, moi j'ai été me fatiguer pour une balade inutile, très vaine. Je ne suis pas très fière de moi. J'aurais dû rester à la maison, me recueillir, prier pour tous ces hommes, ces futurs héros.

Je me suis assise, il fallait que je me repose un peu. Un instant, je me suis dit que, par pénitence, je devrais immédiatement rentrer chez moi, plus vite encore que je n'en suis partie, en faisant mal à mon corps, en le meurtrissant même. Je devrais vite rentrer dans l'intimité de ma belle chambre dans notre belle demeure, prier pour le salut de mon frère, de tous ses hommes, de toute l'armée, aussi pour demander pardon de ma stupidité. Mais en y réfléchissant un peu plus, je me dis qu'en me faisant ainsi physiquement mal, je rajouterais de la vanité à la légèreté de mon attitude. Il ne faut pas que je me prenne pour une martyre alors qu'en fait, je ne suis qu'une petite bourgeoise pas très intelligente et excessivement favorisée par le sort.

Je reste donc assise pour reprendre mon souffle. J'enfonce mes doigts dans le sol et je récolte un peu de terre dans la paume de ma main, c'est la terre de ma Vendée, le sol de ma patrie, je la serre très fort. Je refuse qu'une si belle terre, que cette terre, pour moi sacrée, tombe entre les mains des uhlands. Pour dire vrai, moi aussi, comme tout le monde ou presque en ce jour-là, je suis prise dans le vertige patriotique. Mes mains tremblent, il faut que je me calme. Je regarde le paysage autour de moi. Plus loin, à la limite de l'horizon, je vois la maison de Ferdinand. Elle me semble toute petite. C'est normal, à la distance qui m'en sépare, il est normal que je puisse à peine la voir. Mais c'est vrai, il ne s'agit que de la modeste demeure d'un de nos métayers. Toute la maison doit être à peine plus grande que le grand salon dans lequel mes parents reçoivent souvent des invités. Confusément, j'y vois une certaine injustice. Je n'ai pas honte d'être une privilégiée. Mais une toute petite voix me dit que ce n'était pas tout à fait normal.

Je me relève, je regarde encore vers la modeste demeure devant moi. Je vais faire demi-tour et rentrer à la maison. Mais non, je ne sais pas pourquoi, je pars en direction de cette ferme. Je marche lentement, sans réfléchir. Je me demande pourquoi je m'aventure par là. Mais je ne cherche pas une véritable réponse à cette petite énigme, je continue à cheminer.

Maintenant, je me suis approchée assez près pour distinguer la maison de Ferdinand. Je me demande comment des gens peuvent vivre dans ce genre d'habitation. Elle est si petite, je ne lui trouve rien de coquet. Voici des générations que les ancêtres de Ferdinand gaspillent leur vie dans ce genre de baraque. Ils se sont éreintés à cultiver une terre qui ne leur appartenait pas, qui pour ma famille ne constitue qu'une petite part de notre fortune, comme cela est absurde !

Je vois Ferdinand travailler avec son père dans un champ à environ cinq cents mètres de leur maison. Je devrais faire demi-tour, il ne faut pas les déranger. Surtout, je n'ai pas envie qu'ils me fassent des courbettes en saluant humblement Mademoiselle la fille du Maître. D'habitude, je n'aime déjà pas beaucoup cela, surtout s'il s'agit d'hommes comme le père de Ferdinand. Il a l'âge d'être le mien... Mais en ce moment, plus encore, je trouve que je ne mérite pas de tels égards. Après tout, qui suis-je ? Juste une petite fille qui n'a fait que l'effort de naître avec une cuillère d'or dans la bouche et qui a pu grandir sans trouble particulier.

Mais quelque chose en moi m'incite à m'approcher encore un peu. Tiens, son père s'éloigne, juste avant que j'arrive à leur hauteur. Bien sûr, c'est par hasard, enfin, si l'on y croit, au hasard. Il m'a vu, je lui réponds par un petit signe de la main, il me répond assez simplement et me tourne le dos. Je ne veux pas trop me l'avouer, mais cela me fait très plaisir qu'il me laisse seule avec son fils. Sans vraiment le faire exprès, je presse les pas. Voilà que je me trouve là, en face de lui. Que suis-je donc venu faire dans ce coin ? J'aurais pu me promener

partout ailleurs. Mais non, c'est bien là que mes pieds, beaucoup plus que ma tête, m'ont conduite.

A la façon dont il me salue, j'ai un peu l'impression qu'il m'a attendue. Par le ton qu'il emploie, je sens que sa façon de dire le mot "Mademoiselle" ne témoigne pas que le respect dû à mon rang. J'y sens de l'attention, comme s'il parlait à une personne qui compte pour lui. Mais je me trompe sûrement. Je m'imagine plus belle, plus séduisante que je ne le suis. Comme mon frère, Ferdinand va sans doute partir à la guerre. Il a certainement en tête des pensées beaucoup plus graves que la jeune femme encore un peu enfant que je suis encore. Je ne suis pas très fière de cet instant de vanité, même s'il a été très bref.

Je ne me sens pas très à l'aise. Je ferais mieux de passer mon chemin, m'éloigner, puis faire demi-tour et rentrer enfin chez moi. Mais, je ne sais pas très bien pourquoi, j'ai envie de rester quelques instants près de lui, lui parler. Je ne savais pas très bien quoi lui dire. Même si depuis toujours, nous habitons près l'un de l'autre, nous ne nous connaissons pratiquement pas. Surtout, nous vivons dans des mondes très différents. Moi, depuis ma naissance, je peux vivre dans l'aisance. Je peux mener mon existence sans avoir à me soucier d'autre chose que de me trouver un bon mari. Enfin, depuis ce matin, je ne ressens plus tout à fait cette douce insouciance depuis que, ce matin, mon frère aîné est parti pour le front, depuis que cette guerre est entrée dans ma vie. Ferdinand, lui, depuis toujours, il a vécu, non dans la misère, mais modestement. Depuis son adolescence, il a dû trimer avec son père pour vivre à peu près correctement. Que fais-je donc là? Je dois vraiment avoir l'air d'une godiche en le regardant comme cela, sans ouvrir la bouche !

Il me sourit. C'est un peu bizarre. Je ne parviens pas à savoir si son sourire est amical ou s'il est ironique. S'il se moque de moi, c'est gentiment, sans malice. Mais oui, il est tout de même un peu ironique. Et voilà que timidement, je viens de lui demander si lui aussi, a été mobilisé. Je m'en mords la langue. Comme ma question est stupide ! Bien sûr, il l'est. Presque tous les hommes le sont, sauf s'ils sont invalides, débiles ou trop vieux pour porter les armes. Ferdinand ne rentre dans aucune de ces catégories. En plus, je me pense qu'il n'est pas très intelligent de lui rappeler une évidence qui ne certainement pas le réjouit certainement. Il n'est pas dans la même situation que Jean. Il ne part pas à la guerre comme officier. Il va voyager dans des conditions beaucoup moins confortables. Là-bas, au front, il sera un simple soldat, parmi des milliers d'autres. Il ne peut pas rêver d'une gloire acquise par les armes. Il restera un anonyme. Tout ce qu'il peut espérer, c'était revenir vivant et avec tous ses membres !

Contrairement à ce que j'ai redouté, ma question semble lui avoir fait plaisir. J'ai l'impression qu'il est heureux que je m'intéresse à lui, même un petit peu, seulement durant quelques minutes. Il accentue encore son sourire et me répond que, oui, évidemment, il devra bientôt